

Chère Alicia,

Si j'en crois les rumeurs, tu ne recevras sûrement jamais cette lettre car les communistes vont la déchiqueter; mais, en voyant cette photo de nous deux sur la plage de Varadero, j'ai su que je devais l'écrire malgré tout.

Cette photo, je la regarde tous les soirs et je me souviens de ce qu'était la vie du temps où je vivais vraiment. Je ne me sens pas chez moi en ces lieux et chaque matin à mon réveil, lorsque je constate que je suis toujours ici, j'ai envie de fermer les yeux pour m'endormir à jamais.

Tout ce qu'il me reste à présent, ce sont des souvenirs. Je les aime et je les hais pour l'effet qu'ils ont sur moi. Je les aime parce que, lorsque je m'y plonge, cette douleur insondable qui m'étreint le cœur s'éloigne provisoirement. Et je les hais parce qu'ils sont si beaux qu'ils me donnent l'illusion d'être vraiment chez moi, au pays, et non en exil.

J'aimerais tant être avec toi. Je voudrais tant que nous soyons, en ce moment même, en train de boucler notre sac de plage, en partance pour Varadero, sans autre souci en tête que de savoir s'il va pleuvoir ou non d'ici à l'heure de midi...

CUBA
(1956-1962)

1

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est la chaleur, cette façon qu'elle a de s'insinuer, d'investir l'extrémité de mes doigts et de mes orteils, au point de me donner l'impression d'être indissociable du soleil, comme s'il s'épanouissait en moi. Avez-vous déjà vu l'océan se faire aussi lisse qu'une paroi de verre, ou rouler ses volutes sur le rivage avec un soupir? Si vous connaissiez mon pays, vous sauriez que la mer peut être versatile : d'un bleu fidèle à celui du ciel, et l'instant d'après d'une couleur turquoise irisée, si étincelante qu'on jurerait voir le ciel briller sous la surface des vagues.

Souvent, je m'attarde au bord de l'eau, les orteils plantés dans le sable humide, les yeux rivés sur cette ligne grise et fuyante de l'horizon qui sépare le ciel et la mer. Je ferme un tout petit peu les yeux, jusqu'à ne plus vraiment les distinguer l'un de l'autre, et je flotte dans un univers bleu-vert. Je suis poisson, je suis oiseau. Je suis sirène d'or à la longue chevelure fluide flottant au vent. D'un coup de queue je pourrais regagner la haute mer et explorer d'autres rivages. Mais comment quitter ce lieu qui apaise mon âme et l'ouvre à la prière?

Mieux vaut s'allonger sur le tapis blanc de sable fin et rester là, à contempler des heures durant les palmiers majestueux, là-haut – ce que nous faisons. Ils se balancent au gré de la brise marine et, sans le bavardage incessant

de ma cousine Alicia, je m'endormirais presque. Elle a à peine un an de plus que moi – en fait, tous les ans, pendant une parenthèse de treize jours, nos âges coïncident – mais elle paraît bien plus grande et plus sage. Peut-être parce qu'elle est si sûre de ses choix... Elle préfère les glaces à la mangue plutôt qu'à la noix de coco, et n'a aucun doute là-dessus. Son chiffre favori est le neuf parce qu'elle a neuf ans, et si le neuf était une personne, ce serait une femme fascinante, une *girl* aux longues jambes et aux hanches ondulantes. Alors que moi, j'ai le plus grand mal à choisir entre mangue et noix de coco – et si on y ajoute la papaye, alors là, je suis totalement déboussolée.

Le soleil au-dessus de nous fait cligner les yeux d'Alicia, tantôt mordorés tantôt verts, et elle me décrit ce qu'elle voit :

— Regarde le mouvement des palmiers dans le vent.

— Je les vois.

— Ils balaient les nuages de leurs grandes feuilles pour qu'on puisse directement voir Dieu dans le ciel.

— Et toi, Dieu, tu Le vois ?

— Si je regarde bien comme il faut, oui. Et quand je Le vois, je Lui demande tout ce que je veux et Il me l'accorde.

Je détourne mon regard des palmiers qui se balancent pour étudier le visage d'Alicia. Elle aime parfois plaisanter, ne me disant la vérité qu'après coup, une fois que j'ai tout gobé. Mais je ne suis pas dupe quand elle dissimule un sourire, parce que ses fossettes se creusent. Et là, elles sont presque visibles. Je la provoque :

— Dis-moi la vérité.

— Mais c'est ce que je fais !

Alors elle ouvre ses yeux aussi grand qu'elle le peut et fixe le soleil, puis les referme en serrant les paupières jusqu'à ce que des larmes coulent sur ses tempes. Elle se

tourne vers moi, le regard pétillant, un sourire triomphant aux lèvres :

— Je viens de Le voir.

— Et qu'est-ce que tu as demandé?

— Je ne peux pas te le dire – ni à toi ni à personne d'autre. Sinon Il ne m'exaucera pas.

À mon tour, je tends le visage vers le soleil et je m'efforce d'ouvrir les yeux aussi grand qu'Alicia, mais je n'arrive pas à les garder ouverts ne serait-ce qu'une demi-seconde, et je ne vois décidément ni Dieu, ni même l'ombre d'une aile d'ange. J'en conclus que les yeux marron ne sont pas aussi réceptifs aux merveilles célestes que ses splendides yeux d'or.

Alicia se redresse soudain et se penche vers moi, me masquant le soleil.

— Et qu'est-ce que tu as demandé?

— Mais tu dis qu'il ne faut pas en parler...

Mon objection m'évite d'avoir à admettre que je n'ai rien vu du tout. Elle se rallonge sur le sable et le soleil nous inonde à nouveau. Nous allons bientôt devoir rentrer, pour un déjeuner tardif. Ces heures matinales à la plage filent si vite. J'espérais avoir une chance d'aller nager, mais nous n'avons pas la permission d'entrer dans l'eau plus qu'à hauteur de genoux sans la surveillance rapprochée d'un adulte. Depuis la noyade d'un petit garçon à Varadero il y a trois ans, c'est devenu la règle et il est inutile d'essayer d'en changer.

— J'ai tellement envie d'aller nager, dis-je.

Alicia se retourne pour inspecter l'océan. Nous voyons les vagues lécher la blanche courbe de la plage et je sais que la mer est comme un bain tiède. Nous pourrions flotter à l'aise dans ces eaux calmes et peut-être même apprendre à nager à la manière des grands, en lançant nos bras d'un geste sûr et régulier, comme des ailes de moulin.

Et peut-être bien que notre grand-père, Abuelo¹ Antonio, incontestablement le meilleur nageur de tout Cuba, va nous accompagner – et nous irons chacune notre tour nous aventurer dans des eaux plus profondes, solidement amarrées à ses épaules.

— Allez, on rentre ! crie Alicia.

Nous voilà debout, et nous voilà parties à la course, laissant derrière nous un sillage poudreux de sable blanc.

Toutes les pièces de la grande maison de mes grands-parents à Varadero donnaient sur la mer, et la salle à manger ne faisait pas exception. Abuela laissait les fenêtres ouvertes la plupart du temps car elle considérait l'air frais comme la meilleure défense contre les nombreuses maladies qu'elle appréhendait. Les rideaux de dentelle flottaient au gré de la brise venue de l'océan, tandis qu'Abuelo récitait l'action de grâces avant le repas. C'est seulement quand il avait relevé la tête et empoigné sa fourchette que nous étions tous autorisés à en faire autant.

J'avais la chance d'être assise à proximité des bananes frites – mon plat préféré – et aussi d'avoir Alicia à mes côtés. À la maison, mes parents, plus avisés, nous séparaient toujours pour nous empêcher de bavarder et de rire au lieu d'apprendre à bien nous tenir à table. On aurait dit que, pour maman, le bon usage de la fourchette à salade importait plus que mon travail scolaire. La plupart du temps, Abuelo et Abuela s'amusaient de nos pitreries et riaient de ce que nos parents qualifiaient de « bêtises ».

— Dis donc, tu deviens bien noire, dit Abuela en me tendant un grand bol de riz jaune à la consistance légère.

1. Abuelo, abuela : grand-père, grand-mère. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

On va te prendre pour une petite mulâtresse et pas pour l'Espagnole pur sang que tu es.

Être espagnol pure souche – cela comptait aussi beaucoup, plus encore que les bonnes manières.

— Mais regarde Alicia, elle est presque aussi noire que moi, rétorquai-je en me servant une généreuse portion de riz.

— Alicia est une Espagnole à cent pour cent, dit Abuela. Avec ses yeux clairs et ses cheveux châains, il n'y a pas d'erreur possible sur ses origines. Elle peut devenir aussi foncée qu'une datte mûre, elle aura toujours l'air d'une Espagnole.

En ces moments-là, la seule chose qui m'empêchait de jalouser Alicia était qu'elle venait toujours à ma rescousse.

— Je trouve que Nora est très belle, comme une princesse des tropiques, dit-elle.

— C'est vrai, Abuela, j'ai l'air d'une princesse des tropiques.

Abuelo se mit à rire. Né en Espagne, il était plus espagnol que quiconque, mais il ne s'intéressait pas autant qu'Abuela à l'origine des gens ou à l'identité de leurs parents. Et, même s'il ne s'en vantait jamais, tout le monde savait que c'était un authentique Espagnol, grâce à son accent et à son éloquence, si différente du style cubain très direct.

— La princesse aurait-elle l'amabilité de faire circuler le plat de bananes avant de les avoir toutes mangées? dit-il en inclinant légèrement la tête.

Plus tard dans l'après-midi, après notre sieste obligatoire, Abuelo se laissa facilement persuader de nous accompagner à la plage et de reprendre ses leçons de natation. J'avais promis à papa d'apprendre à bien nager pendant cette semaine de vacances, mais je n'avais pas suffisamment progressé pour l'impressionner.

— Trop de temps passé à s’amuser et pas assez à s’entraîner, déclara Abuelo, debout sur le rivage en notre compagnie, en short de bain bleu marine et *guayabera*¹ de coton blanc, parfaitement repassés par Abuela ce matin-là, comme toujours.

Nous étions là, Alicia et moi, une de chaque côté, serrant sa grande main, à regarder la mer paisible. Ensemble, nous sommes entrées dans l’eau, sentant les vagues nous caresser les pieds. Nous nous sommes aventurées plus loin, jusqu’à ce que les eaux soyeuses nous montent jusqu’aux genoux puis jusqu’à la taille, mais nous pouvions encore voir facilement nos orteils gigoter dans le sable.

Nous étions là, silencieuses et nerveuses, dans l’attente des directives d’Abuelo. Il allait peut-être, comme d’habitude, nous faire flotter sur le dos. Ou bien nous faire battre des pieds, la tête sous l’eau, tandis qu’il nous tirait par les mains – et nous nous raccrochions fébrilement à lui chaque fois qu’il osait nous lâcher. Il pouvait aussi plonger dans une eau plus profonde en nous tenant accrochées à son cou, et parmi les rires et les postillons quand il remontait pour reprendre son souffle, on lui criait : « Pas si profond, Abuelo ! », tout en ayant l’espoir qu’il replongerait encore un peu plus profond.

Mais, au lieu de cela, il montra du doigt le ponton de bois qui flottait à une centaine de mètres du rivage.

— Vous voyez ça, là-bas ?

Le ponton nous était tout à fait familier. C’était ce lieu fameux que nos pères respectifs avaient dû rejoindre à la nage quand ils étaient petits, pour avoir ensuite libre accès

1. Chemisette d’homme très populaire en Amérique latine, ornée de petites rangées de plis verticaux, et qui se porte flottante par-dessus le pantalon et non rentrée dans la ceinture.

à l'océan sans surveillance adulte. L'histoire nous avait été mille fois contée et nous nous étions vantées auprès de nos parents d'être capables de partir d'ici à la fin de la semaine à la conquête du ponton.

La plupart du temps, des enfants plus âgés que nous étaient là, sur le ponton ou à proximité, plongeant dans l'eau, puis remontant avec aisance sur les planches de bois pour replonger encore tels des phoques bruyants et heureux. Mais, cet après-midi, le ponton flottait à vide, déserté. En fait, à l'exception d'un couple au loin qui se tenait par la main, la plage était déserte. Apparemment, tout le monde prolongeait la sieste après le déjeuner.

— Alors, vous le voyez? nous redemanda Abuelo, le doigt toujours tendu.

Je commençai à avoir le trac.

— Oui, je le vois, avons-nous répondu à l'unisson.

Je détectai aussi un léger tremblement dans la voix d'Alicia. Il serra nos deux mains.

— Aujourd'hui, vous allez nager jusque là-bas toutes seules. Qui veut commencer?

Ni l'une ni l'autre ne pipait mot.

— Comment? Personne ne veut se lancer?

Abuelo se pencha vers nous en souriant et dit, avec une expression exagérée d'inquiétude et de surprise :

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?

— Je crois que j'ai un tout petit peu peur, répondis-je.

Alicia, menton en avant, rétorqua :

— Pas moi! J'y vais.

— Félicitations! Bravo!

Abuelo me lâcha la main, et leva celle d'Alicia en l'air comme à l'issue d'un combat gagné de haute lutte.

— À présent, suis-moi et, à chaque battement de jambes, tu exécutes ce mouvement de bras.

Abuelo arrondit les bras au-dessus de sa tête et Alicia fit de son mieux pour l'imiter, tandis que je restais là, immobile, voyant bien que cette leçon ne m'était pas destinée. Abuelo ôta sa *guayabera* et la jeta sur le sable avant d'effectuer un plongeon impeccable, presque sans éclaboussures. Trois ou quatre moulinets de ses bras puissants, et en un rien de temps il était sur le ponton, faisant signe à Alicia de venir le rejoindre.

Elle commença par un plongeon maladroit, salué tout de même par un hurra d'Abuelo. Sa tête entraîna et sortait de l'eau avec des gestes brusques tandis qu'elle nageait lentement mais sûrement vers le ponton. Elle essaya de lancer ses bras au-dessus de sa tête à l'image d'Abuelo, mais elle avait du mal, et elle se remit à patauger sans grâce mais avec efficacité. Elle n'avait jamais nagé si loin sans faire halte, mais elle insista et franchit la limite où l'eau passait du vert pâle à un bleu profond inquiétant. Et Abuelo continuait à lui crier ses encouragements, debout au bord du ponton, lui tendant le bras même si elle était encore hors de portée. Le cou raidi par l'effort, elle progressa peu à peu jusqu'au ponton, jusqu'à ce qu'Abuelo se penche et la tire par les bras pour l'aider à monter. Elle s'effondra sur le ponton, hors d'haleine, riant et se tenant les côtes. Quand elle eut repris son souffle, elle se releva, s'approcha d'Abuelo, triomphante et ruisselante – une vraie nageuse. Elle m'appela :

— Allez vas-y, Nora ! Tu peux y arriver.

À présent qu'Alicia avait fait ses preuves, Abuelo tourna son attention vers moi. Il voulait être doublement fier.

— Arrête de réfléchir. Plonge simplement, comme ta cousine.

Ils semblaient si loin, là-bas sur ce ponton de champions. Pourtant, malgré la distance, je voyais leurs sourires

éclatants rayonner vers moi. Ils croyaient en moi. Ils savaient que moi aussi je pouvais y arriver.

Je plongeai et sentis la chaleur familière qui, pour la première fois, ne parvint pas à calmer mon cœur. Je battais des pieds et mes mains frappaient l'eau avec persévérance et courage. Soudain l'eau prit la consistance d'une gelée épaisse qui m'envahit les oreilles, les narines, la bouche, engourdissant mes sens d'une manière inédite. Tantôt je remplissais mes poumons de poches d'air sec, tantôt je recrachais des goulées d'eau salée, sous les cris d'encouragement qui scandaient ma respiration laborieuse. Les yeux rivés sur le but, je voyais leurs sourires, leurs gesticulations, sur fond de ciel bleu étincelant. Temporairement aveugle et sourde, j'essayais désespérément de trouver pour mes bras et mes jambes un rythme qui me propulserait vers l'avant. Je *devais* réussir. Je devais prouver que moi aussi j'en étais capable. Attentive à leurs cris, tendue vers les grandes mains d'Abuelo qui ne devaient plus être qu'à quelques centimètres, je levai de nouveau la tête pour les voir. Mais ils étaient toujours en train de me faire des signes, et toujours aussi loin. Était-il possible qu'en fait je me sois éloignée?

Je pointai mes orteils vers le fond sableux. Si je l'atteignais, je pourrais reprendre pied et respirer, mais le fond était beaucoup plus bas que je ne l'imaginai. Je sus qu'il n'était plus question d'essayer d'avancer, mais de remonter. Là-haut vers le soleil, vers cette immense éclaboussure de lumière liquide, là-haut vers les oiseaux qui, en cercles paisibles, observaient mes efforts pour rester à flot – car même un oiseau savait forcément que ce que je faisais ne s'appelait pas nager.

Je finis tout de même par sortir le nez et la bouche hors de l'eau une dernière fois, mais la mer engloutit ma tête et il n'y eut plus ni bruits, ni ciel, ni vent, plus rien sinon cette

confusion dans ma tête à mesure que je coulais dans ce bleu si calme, si frais et si sombre. Il n'y avait plus rien que des bulles, des bulles claires et blanches, tourbillonnant autour de moi.

Je me réveillai sur le sable, sous le plein soleil de l'après-midi. Je sentais mes côtes se soulever et s'abaisser en petits spasmes laborieux, mais quand j'essayais de respirer à fond, je toussais et crachais suffisamment d'eau de mer pour remplir une cruche de bonne taille. Le visage d'Abuelo était tout proche et je percevais l'odeur de cigare de son haleine. Alicia était accroupie près de lui, mais il la tenait à distance de moi d'un bras familier. Leurs lèvres bougeaient, mais tout n'était que silence. Enfin, le léger bourdonnement de leurs voix familières se mua en mots clairs et intelligibles.

— Nora, est-ce que tu m'entends? demanda Abuelo d'une voix ferme, et c'était plus une injonction qu'une question.

— Oh oui, tu m'entends. Elle va bien à présent, dit-il à Alicia, puis il eut un rire nerveux, comme lorsque Abuela le prenait en flagrant délit de mensonge.

Il laissa Alicia m'examiner de plus près, lui enjoignant de me laisser de l'espace pour respirer. Je voulais me tourner vers elle et sourire, lui dire que j'allais bien, comme lors de mes chutes en patins à roulettes, mais je pouvais à peine bouger.

— Tu as failli te noyer, Nora, dit Alicia tout étonnée.

Abuelo s'approcha à nouveau de moi, et tous les deux gouttaient sur moi, ce qui me forçait à cligner des yeux.

— Allons, voyons, Alicia, ce n'est pas vrai, dit-il. Je ne l'ai pas lâchée des yeux une minute. Elle n'aurait jamais pu se noyer.

— Pourtant, elle a sorti sa main comme ça, Abuelo, dit Alicia en lançant une main crispée comme une griffe

s'accrochant au néant. Elle avait cette horrible expression sur son visage.

— Tu n'as jamais été en danger, Norita. Je n'aurais pas laissé quoi que ce soit t'arriver.

J'essayai de faire un geste d'acquiescement et je sentis ma tête bouger sur le sable, alors leurs visages se mirent à tourbillonner, et je dus fermer les yeux pour calmer ma nausée et cette impression de sombrer de nouveau au fond de la mer.

Au bout de quelques minutes, je me sentis mieux et je pus m'asseoir et regarder autour de moi. Le monde était tel que je l'avais quitté, en dehors du fait qu'Abuelo et Alicia m'observaient comme si j'étais fraîchement sortie d'un œuf, ou comme s'il m'était poussé des cornes sur le front.

Abuelo envoya Alicia à la maison me chercher un Coca bien glacé et quand elle revint je l'avalai d'un trait. Je fus vite capable de me lever et nous rentrâmes à la maison main dans la main. À notre arrivée, Abuelo nous rappela que notre grand-mère avait promis de nous accueillir après notre baignade avec un morceau de son délicieux baba au rhum.

— Et, à propos, il n'y a aucune raison de raconter à votre grand-mère ce qui s'est passé aujourd'hui, dit-il. Ça ne ferait que la bouleverser et l'inquiéter inutilement.

Nous n'avions pas besoin qu'on nous persuade de garder le secret. La réaction de grand-mère était pour nous prévisible, et sa façon de s'inquiéter tout à fait familière – le cours de l'univers devait s'interrompre toutes affaires cessantes jusqu'à ce qu'elle retrouve son calme. Et cela s'accompagnait en général de promesses compliquées, faites à des saints divers et variés, où elle s'engageait à se couper à ras les ongles et les cils, ou à ne plus jamais mettre de rouge à lèvres. Ce coup-ci, on risquait de nous

couper les cils, et nous ne pouvions pas courir le risque de ne plus jamais porter de rouge à lèvres – nous avons déjà choisi notre camp pour les années à venir. Ne plus jamais aller nager avec Abuelo, tel était le risque minimum, de cela au moins nous étions certaines.

2

Le clic-clac frénétique des talons aiguilles de maman résonna dans le couloir menant à ma chambre. Nous étions de retour à La Havane, et l'heure normale de mon petit-déjeuner était passée depuis longtemps. Elle ouvrit la porte avec fracas et me trouva allongée sur le lit, mes livres de classe épars autour de moi.

— Beba t'a préparé ton pain grillé avec de la confiture, comme tu l'aimes, et ta tartine meurt de rire à force de t'attendre.

Je restai immobile, raide dans ma chemise blanche empesée et mon pull gris. Beba m'avait fait une queue-de-cheval serrée, et m'avait couronné la tête d'un énorme nœud de ruban rouge. Elle serait contrariée si je dérangeais tout ce bel agencement.

— Je t'en prie, Nora, lève-toi, tu vas froisser ton uniforme.

— Je ne me sens pas bien, dis-je en relevant légèrement la tête.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive?

— Je crois que c'est mon ventre. J'ai mal depuis hier.

Le visage de maman se crispa un peu tandis qu'elle m'observait du seuil de la porte, mais je ne vis aucun signe d'inquiétude maternelle. Elle entra et me passa la main sur le front, d'un geste qui m'effleura à peine.

— Tu vas bien. Il n'y a rien à craindre.

Elle rassembla mes livres et me les posa sur le ventre.

— Ta sœur t'attend.

Je dus me résoudre à quitter le lit et à rejoindre Marta à la porte d'entrée, en attendant l'arrivée du chauffeur.

L'école, je ne la détestais pas, non. Mais je savais simplement que ce serait plus intéressant de rester à la maison et d'aider Beba à couper les légumes ou à plier le linge, en l'écoutant raconter de fantastiques histoires de Noirs qui vivaient ici au pays, et d'esprits africains aux noms exotiques tels qu'Ochun et Yemaya. Ils organisaient des cérémonies rituelles dans d'humbles huttes au cœur de la jungle ou autour d'un feu où les gens faisaient cercle pour danser frénétiquement, des heures d'affilée. C'est quand maman sortait faire les courses, ou partait en visite chez des amis, que Beba m'en parlait, car nous savions toutes les deux qu'elle n'approuvait pas ce genre d'histoires. Après ça, elle préparait en général un énorme flan et en réservait un peu pour m'en faire cuire un petit ; elle savait que j'aimais le manger quand la crème était encore tiède et molle.

Maman se pencha sur le rebord du balcon qui donnait sur la large avenue et, au loin, sur la mer Caraïbe.

— Le chauffeur est là, annonça-t-elle.

C'était le signal pour Beba : toutes affaires cessantes, elle quittait la cuisine et nous faisait descendre les sept étages dans l'ascenseur, nous accompagnant jusqu'à la voiture qui passait nous prendre tous les matins à 8 heures.

Quelques instants avec Beba, même furtifs comme ceux-là, étaient toujours les bienvenus pour moi. Aussi grande que papa, large d'épaules et dotée d'une voix extraordinaire – une voix d'or au timbre grave –, Beba était la personne la plus fascinante que je connaisse. Elle était toujours vêtue de blanc : robe blanche, chaussures blanches, bas blancs, et même un foulard blanc.

Elle portait à l'origine, comme toutes les autres bonnes, les vêtements habituels – un tablier et un petit bonnet amidonné perché sur son énorme tête – mais un jour elle demanda à maman si elle pouvait venir travailler vêtue de blanc en raison de sa religion, et maman lui dit que oui, à condition qu'elle n'introduise pas ces histoires de Santería¹ à la maison.

— Nous sommes tous catholiques ici. Ne l'oublie surtout pas, dit sèchement maman.

J'étais furieuse que maman s'adresse à Beba sur un ton si mesquin, car, juste après Alicia, je considérais Beba comme ma meilleure amie. Elle était probablement aussi la meilleure amie de maman, que je surprénais souvent en train de lui chuchoter ses secrets dans la cuisine. Je l'entendais même se plaindre de papa et de sa tendance à freiner ses dépenses. Beba se contentait de hocher la tête et d'approuver d'un claquement de langue au moment opportun, comme elle le faisait quand je me plaignais de Marta. Nous finissions entre rires et larmes, tandis que je l'aidais à couper les oignons, et tous les tracas s'envolaient.

Ce qui me rassurait le plus, c'était de tenir dans la mienne la main de Beba, ce que j'essayais de faire le plus souvent possible. Le soir, elle sentait l'oignon, et l'ail, et le poivron vert, et l'huile d'olive – et le matin, le savon à la lavande, et le pain frais, et le beurre. J'étais fascinée, aussi, par la lumineuse beauté de sa peau noire. Ni taches de rousseur, ni veines visibles, comme sur ma peau, mais une surface parfaitement lisse et sombre, comme du café fort avec un nuage de lait. Je humais sa peau à pleins poumons, ce qui déclenchait son hilarité.

1. Ensemble de pratiques religieuses et magiques dérivées de la religion yoruba, répandues dans les Caraïbes chez les descendants d'esclaves.